

## LA VIE DE FAMILLE

## LA BELLE-MÈRE

C'est avec un réel plaisir que les gens sérieux remarquent la décroissance du préjugé qui fait de la belle-mère une sorte de harpie, d'oiseau de malheur, semant dans les jeunes ménages la discorde et la haine. Dire du mal des belles-mères est maintenant une chose de fort mauvais goût ; on ne va pas jusqu'à en dire du bien, certes non, mais enfin il y a grand progrès et un gendre à peu près bien élevé se garde soigneusement de certaines plaisanteries bébêtes, si à la mode il y a quelques années. Les chansons, les historiettes et les prétendus bons mots à l'adresse "de ma belle-mère" n'intéressent plus personne et ne font même plus sourire. Les belles-mères sont-elles devenues plus douces ou les gendres plus conciliants ? Non, pas que je sache, et tant qu'il y aura des gendres et des belles-mères, ce qui ne finira qu'avec le monde, on verra ces deux éléments refuser avec énergie de se combiner et les jeunes gens épouser des jeunes orphelines, de préférence aux jeunes personnes en puissance de mamans.

N'y a-t-il pas un remède à cet état de choses ? Oui, il y en aurait un, mais il faudrait pour cela une force de caractère presque surhumaine. Le remède serait que la mère consentît, imitant en cela les oiseaux, à laisser sa fille s'habituer seule à sa nouvelle existence, la confiant au bras de son mari et l'oubliant ou paraissant l'oublier, jusqu'au moment où elle pourrait la considérer, non comme son bien, mais comme le bien d'un autre et n'avoir avec elle que des rapports de bonne compagnie, quoique très affectueux, comme elle pourrait en avoir avec une amie beaucoup plus jeune et la respectant. Supposez que la belle-mère, après le mariage de sa fille, soit obligée de partir pour l'étranger et qu'elle revienne au bout de deux ans. Au lieu de l'enfant qu'elle aura quittée, elle retrouvera une femme faite, probablement mère de famille et il lui sera bien difficile de se livrer à certaines critiques, de faire certaines observations sur la tenue de la maison, l'ordre, les dépenses, façons de s'habiller et autres. D'elle-même elle sentira que tout cela ne la regarde pas, que son rôle a cessé à l'instant même où sa fille disait le oui solennel et que la seule place à prendre au foyer de son gendre est celle d'une amie et plus tard d'une grand-mère. Elle craindra de gêner, espacera ses visites et réglera sa conduite sur celle de ses enfants, comprenant bien que la maison de sa fille n'est pas la sienne.

Nous parlons ici seulement de la belle-mère du mari. Si entre gendre et belle-mère il existe déjà de l'antipathie, que dire des sentiments qui animent une bru et sa belle mère ? Les causes d'hostilité sont continuelles entre femmes. Ces petites remarques blessantes, les mots à double entente, les petites menées occultes destinées à ouvrir les yeux au fils ou au mari, sont continuelles de part et d'autre et se répètent tous les jours.

Et qui paye les frais de la guerre ? le mari, bien entendu, dont l'intérieur est devenu un enfer et qui ne sait à qui donner raison, car il aime sa femme et il aime sa mère, et la désillusion lui sera aussi pénible s'il doit condamner celle qu'il a choisie pour épouse que s'il doit renoncer à considérer sa mère comme le type de toutes les vertus familiales. Voilà des cas où la séparation s'impose.

Le classique voyage de noce n'a, du reste, pas d'autre but. Par séparation, nous n'entendons pas cesser d'habiter ensemble. Nous ne saurions admettre que parents et enfants habitent ensemble. Nous parlons d'un éloigne-

ment réel, d'un voyage ou d'un changement de résidence, si les rapports sont devenus trop tendus. C'est le seul moyen pour chacun de retrouver le calme et la paix intérieure. Maintenant, quelle est la cause de l'aversion qui se montre de part et d'autre ?

La jalousie, la hideuse jalousie, et les femmes ne sont pas seules à en souffrir. Certains pères ont d'avance en horreur le monsieur, encore inconnu, qui sera le mari de leur fille, et éprouvent une répugnance visible à parler de son mariage. Elle a bien le temps, disent-ils, lorsqu'on leur parle d'un prétendu. Et combien sont restées filles par l'égoïsme des parents qui, de parti-pris, ont évincé tous les épouseurs. Ces parents sont de grands coupables devant la nature. Ils doivent mourir avant leurs enfants et, s'ils veulent mourir en sages, satisfaits d'avoir fait leur devoir, ils laisseront après eux des familles, continuant leur race et perpétuant leur nom. On n'est pas père ou mère seulement pour satisfaire aux besoins de son cœur et pour se créer des affections d'égoïste, le but de la paternité et de la maternité est plus noble, plus élevé, et c'est surtout à la femme de le comprendre et de se dire que ses enfants, dès qu'ils sont élevés, ne lui appartiennent plus. Ils appartiennent à la nature et à la société. De même que leurs enfants, les parents ont quitté leur famille, très gaiement, très heureux de se faire un intérieur, le père a été gendre, la mère a été bru ; ils ont été guidés plus ou moins par des idées préconçues, pas toujours très justes peut-être ; ils doivent rappeler leurs souvenirs, songer à ce qu'ils ont souffert des exigences de leurs beaux-pères et belles-mères, pour éviter d'être à leur tour exigeants et intransigeants.

Pour consoler les jeunes ménages, nous devons constater que les conflits entre belles-mères, brus et gendres, s'apaisent avec le temps. A la longue, les caractères se fondent, les enfants vieillissent et comprennent qu'ils ne sont pas toujours suffisamment respectueux, le gendre s'accuse d'avoir soupçonné sa belle-mère d'une immixtion dans ses affaires et dans son ménage qui n'était nullement dans ses intentions, la belle-mère perd avec l'âge son humeur batailleuse et se trouve satisfaite de revivre dans ses petits-enfants. Toutes ces dissensions n'ont donc pas l'importance terrible que nous y attachons tous, avec un peu trop d'exagération.

Puis, il existe des familles dans lesquelles l'accord est parfait. C'est rare. Enfin il en existe. Dans ces familles la belle-mère s'abstient de prétendre à la direction du ménage, elle se contente d'aider de ses conseils, seulement lorsque sa bru réclame l'autorité de son expérience, et elle se garde par dessus tout d'envenimer les petites discussions entre les jeunes époux. De leur côté, gendre ou bru sont respectueux, affectueux et aimables.

Il y a dans les rapports de belle-mère à bru une question primordiale de bonne éducation du monde qui peut arranger bien des choses. Jamais les gens bien élevés n'arrivent à laisser échapper ces expressions blessantes, à se laisser aller à ces écarts de langage qui peuvent créer des situations si cruelles, que l'oubli devient impossible. C'est pourquoi, ainsi que nous le disions en commençant cette petite étude, les plaisanteries contre belles-mères sont-elles bien près de n'avoir plus cours, justement parce que les manières gracieuses et policées ne

sont plus la propriété des classes riches et privilégiées, mais font partie, au contraire, de l'éducation générale.

Malgré les contradicteurs que nous allons rencontrer en énonçant ce qui suit, nous ne pouvons nous empêcher de penser que la belle-mère doit faire plus de concessions, apporter plus de prudence dans sa conduite et se surveiller dans ses propos, plus encore que la bru ou le gendre, surtout dans les premiers mois du mariage de son fils ou de sa fille. D'abord, elle est plus âgée, habituée à la vie de ménage, faite aux nombreuses petites misères de l'existence. Il lui est donc en quelque sorte, plus facile de louvoyer à trois chemins que la jeune femme, dont les nerfs sont plus vibrants et légèrement surexcités par tout ce changement d'existence. Il importe surtout pour elle de ne pas se faire l'écho des plaintes de son fils ou de sa fille, de ne pas écouter le récit des torts de sa bru ou de son gendre et si elle ne peut éviter cela de l'oublier aussitôt, afin que la partie adverse ne se doute jamais qu'elle a pu être la confidente de petites scènes de ménage.

Puis, si elle habite avec ses enfants, elle apprendra à rester à la maison, engageant les jeunes à sortir sans prétendre les suivre partout. Rien n'est plus insupportable pour un jeune ménage que cette obligation d'emmener sa mère ou de ne pas sortir afin de ne pas la laisser seule.

Enfin, une dernière recommandation très importante consiste à ne jamais se plaindre à des tiers, qui s'empressent d'aller rapporter aux autres tout ce qui a été dit, en le ridiculisant. Cela amuse beaucoup les amis, mais rend dans une brouille sérieuse tout rapprochement presque impossible.

BLANCHE DE GÉRY.

Le premier arbre de la liberté fut planté, il y a dix huit cents ans, par Dieu même sur le Golgotha. Le premier arbre de la liberté, c'est cette croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain.



L'ÉDIFICE AMÉRICAIN "SURETÉ"